

Recherches sociographiques



Alberte LEDOYEN, *Montréal au pluriel : huit communautés ethno-culturelles de la région montréalaise*

Anne-Marie Séguin

Volume 34, Number 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056803ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056803ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin, A.-M. (1993). Review of [Alberte LEDOYEN, *Montréal au pluriel : huit communautés ethno-culturelles de la région montréalaise*]. *Recherches sociographiques*, 34(3), 519–521. <https://doi.org/10.7202/056803ar>

Alberte LEDOYEN, *Montréal au pluriel: huit communautés ethno-culturelles de la région montréalaise*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 329 p. (Documents de recherche, 32.)

Montréal au pluriel nous livre les résultats d'une vaste enquête sur les modalités d'insertion à la société d'accueil des membres de huit communautés ethnoculturelles de la région montréalaise. Cette étude pour la Commission des droits de la personne du Québec s'inscrit dans une interrogation centrée sur la discrimination. Elle s'attache à décrire le profil socio-économique de certains groupes minoritaires et à le comparer à celui d'un groupe de référence dans le but explicite de mesurer des écarts qui dénoteraient une intégration déficiente ou un accès inégal aux ressources socio-économiques.

Compte tenu de l'orientation de la recherche, on a sélectionné les groupes les plus susceptibles d'être l'objet de pratiques discriminatoires. Ce sont les communautés noire anglophone, noire francophone, chinoise, italienne, portugaise, grèque, d'Asie du Sud-Est et d'Asie du Sud. Chacune est comparée au groupe dit de référence composé des communautés d'origine française ou britannique.

Le premier chapitre du livre présente le cadre d'analyse et les caractéristiques méthodologiques de la recherche. Le cadre d'analyse apporte des clarifications fort utiles sur certaines notions, mais il fait un rappel trop bref des aspects plus théoriques de la question. Les ouvrages canadiens et québécois se faisant rares dans le domaine, l'auteure aurait pu se référer davantage à des travaux européens.

Alberte Ledoyen décrit avec soin sa méthodologie et justifie clairement ses choix. Près de 200 entrevues ont été effectuées dans sept des huit communautés retenues, des échantillons de plus grande taille (385 et 387 entrevues respectivement) ayant été constitués pour la communauté noire anglophone et le groupe de référence. Donc, au grand total, 2 200 entrevues ont été réalisées entre décembre 1986 et mai 1987, ce qui est considérable. Or, seules les personnes actives sur le marché du travail qui reconnaissaient appartenir à l'une des communautés visées ont été retenues, ce qui, à notre avis, introduit des biais dans l'analyse. D'abord, on peut faire l'hypothèse que les ménages qui souffrent le plus d'exclusion sociale sont nombreux à ne compter aucun membre en emploi, ils ne figurent donc pas dans l'échantillon. Par ailleurs, l'exigence d'auto-inclusion a sans doute contribué à exclure les membres des communautés ethnoculturelles les mieux intégrés, notamment ceux qui appartiennent à la seconde génération ou ceux qui forment un ménage mixte, ces dernières pouvant s'identifier davantage au groupe majoritaire.

Tout au long de son analyse, l'auteure demeure consciente des limites que lui imposent les effectifs de chacun des échantillons, et des tests statistiques sont effectués afin d'établir si les différences entre les groupes sont significatives. Signalons toutefois que pour certaines variables, le recours à une catégorisation plus détaillée aurait permis d'affiner l'analyse. Par ailleurs, le calcul d'un coefficient de dissimilarité qui permet de comparer deux distributions ne nous apparaît pas nécessaire dans certains cas, dans le tableau 2.3, par exemple. Ce coefficient est utilisé le plus souvent lorsque le nombre d'observation est élevé. On peut également se demander pourquoi l'analyse ne fait pas appel à des traitements statistiques un peu plus sophistiqués qui auraient permis de simplifier quelques exposés ou de mieux dégager la force de certaines relations. De plus, compte tenu du fait que huit groupes sont décrits simultanément, il aurait été utile de faire parfois appel au langage graphique pour synthétiser

l'information. Enfin, des lecteurs seront déçus de ne pas trouver une copie du questionnaire utilisé: seules quelques questions sont retranscrites dans le texte.

La première section du second chapitre résume l'histoire de l'établissement à Montréal de chacune des communautés selon les sources documentaires existantes et trace le profil ethnoculturel (nationalité, religion, langue maternelle, etc.) de chaque communauté. La seconde partie du chapitre est consacrée à la question de l'identité et elle s'appuie sur des données de l'enquête. La discussion tourne autour d'une seule question: les membres des communautés culturelles se définissent-ils d'abord comme Canadiens ou Québécois, comme étrangers ou encore, comme Canadiens ou Québécois qui appartiennent en même temps à une autre communauté. En raison d'un des critères de sélection des informateurs (l'auto-inclusion), on ne s'étonnera pas que les communautés ethnoculturelles se divisent en deux sous-groupes: celui dont les informateurs acquièrent un sentiment d'appartenance à la société d'accueil et celui dont les informateurs se définissent d'abord comme étrangers. La relation entre l'identité et la durée de résidence est ensuite analysée de même que la concordance entre l'identité que se reconnaît un informateur et celle qu'il s'estime accordée par les membres du groupe majoritaire (étranger, Québécois ou Canadien). Cette section du livre est décevante bien qu'elle apporte quelques éléments intéressants. Ceci vient sans doute du fait que ce type d'information se prête mal à une exploitation statistique sommaire qui ne peut qu'être réductrice. Elle gagnerait à être complétée par une analyse qualitative reposant sur des entretiens avec un nombre limité d'informateurs. On pourrait alors considérer pleinement l'ensemble des dimensions reliées à la question de l'identité ou de «l'intégration sociopolitique», titre donné par l'auteure à cette section du livre. La notion même d'intégration sociopolitique mériterait une discussion plus élaborée.

Le troisième chapitre qui est consacré aux connaissances linguistiques des informateurs ne nous réserve guère de surprises. De grandes tendances se dessinent: l'unilinguisme français ou anglais dans les communautés où l'une des deux langues était déjà présente dans le pays d'origine; l'unilinguisme allophone dans les communautés chinoise, portugaise et d'Asie du Sud-Est. On apprend aussi que le français et l'anglais parlés sont sur le même pied globalement mais que la maîtrise du français écrit est moins fréquente, les communautés les plus francisées comptant parmi les moins scolarisées. L'étude signale également que l'intégration linguistique est d'autant plus réussie à la première génération après quelques années de résidence que les immigrants sont jeunes à leur arrivée au Québec et qu'elle est presque complète à la deuxième génération.

Le quatrième chapitre porte sur l'éducation. L'étude nous apprend que le degré de scolarité atteint par les informateurs varie sensiblement d'une communauté à l'autre, et que certains groupes sont davantage scolarisés que le groupe de référence, l'âge lors de la migration semblant un facteur important pour expliquer le niveau de scolarité atteint. On note, toutefois, des exceptions qui traduiraient l'existence d'un phénomène de blocage dans la trajectoire scolaire des membres issus de certaines communautés. L'étude tente également d'établir dans quelle mesure les informateurs conservent ou améliorent leur statut par rapport à leurs origines sociales.

Le cinquième chapitre, de loin le plus volumineux, s'intéresse aux avantages de l'éducation sur le marché du travail. On met en rapport le niveau de scolarité et le statut professionnel des informateurs afin de repérer les phénomènes de déqualification et de surqualification et on tient compte de la durée de résidence, l'hypothèse voulant qu'avec le

temps, l'insertion des immigrants sur le marché du travail refléterait davantage leurs compétences scolaires. L'auteure s'est penchée également sur l'effet de génération, croyant que les immigrants de seconde génération arriveraient à une insertion plus conforme à leur niveau d'éducation.

Un dernier chapitre présente une synthèse des résultats et dégage les grands traits de chacune des communautés. Cette partie est fort utile compte tenu de l'abondance des questions abordées dans le livre et du nombre de communautés analysées simultanément. Par ailleurs, l'auteure évoque les deux types idéaux d'insertion des minorités ethnoculturelles. Selon le premier l'insertion se fait par le biais d'une économie parallèle qui retient, dans un marché enclavé de petites entreprises, la main-d'œuvre et même la clientèle d'un groupe: les communautés d'Europe du Sud (italienne, grecque, portugaise) et la communauté chinoise appartiennent à ce type. Le second type est qualifié de «politico-économique», et quatre communautés s'y rattachent: les deux noires et celles du Sud asiatique et Sud-Est asiatique. Trois éléments définissent ce type: l'absence d'une base économique ethnique, l'immigration récente et un niveau de scolarité élevé.

Montréal au pluriel, un des rares ouvrages dans le domaine de l'immigration qui s'appuie sur des données d'enquête, apporte donc des éléments d'information inédits et intéressants sur les modalités d'insertion socio-économique des membres des communautés ethnoculturelles installés à Montréal. Le livre est toutefois d'une lecture un peu aride à l'instar de bon nombre de rapports de recherche.

Anne-Marie SÉGUIN

INRS-Urbanisation.

Iro TEMBECK, *Danser à Montréal. Germination d'une histoire chorégraphique*, Presses de l'Université du Québec, 1991, 335 p.

Voici une première percée des sciences humaines dans l'étude d'un produit culturel de grande importance.

Bien que Montréal, tant par ses succès internationaux que de l'avis des experts en ce domaine, constitue un haut lieu de création en danse, les sciences humaines québécoises ne se penchent pratiquement jamais sur la danse comme produit culturel alors qu'elles ont fourni des efforts notables à l'égard d'autres arts comme la littérature et le cinéma.

Enfin un premier livre vient de paraître, écrit par une historienne de la danse, avec l'appui explicite des sciences humaines, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada ayant subventionné la recherche documentaire et la Fédération canadienne des sciences humaines, la publication. On ne peut que saluer et encourager ce précédent même s'il souffre de la carence des premiers balbutiements, selon les aveux mêmes de l'auteure. En effet, si on s'en réfère aux quatre étapes établies par June LAYSON («Dance History Methodology. Dynamics models for teaching, learning and research», dans: Clairette BRACK